

Avant-Propos

EN soutien à la thèse, toujours discutable, qui tendrait à se dégager de ce livre, le rappel de cet épisode des Jeux Olympiques de Berlin en 1936 semble être un atout réel, loin de la romance qui vient rehausser l'intérêt de ce récit dans son intrigue. Ce 4 août de la même année, le stade olympique de Berlin, pavoisé de mille banderoles à la croix gammée, se voulait le sanctuaire de l'exploit et de la victoire du peuple aryen sur tous les autres, particulièrement sur celui des hommes de couleur. Il se voulait le lieu de démonstration des thèses de l'idéologie nazie, pour en devenir un point d'appui irréfutable et mondial à sa propagande. Au moment où Adolf Hitler pénétra dans la tribune d'honneur, 120000 bras s'étaient levés spontanément et simultanément pour en faire le salut. Tout au long de leur déroulement, ces jeux de la concorde furent utilisés pour la haine et la discorde, par le biais de l'hymne nazi chanté environ quatre cent quatre-vingts fois ! C'était à croire que toute l'Allemagne était endoctrinée, mais la preuve du contraire allait se faire en plein jour.

L'épreuve de qualification pour le saut en longueur se déroulait, et l'Afro-Américain Jesse Owens avait déjà brûlé ses deux essais en mordant la ligne à partir de laquelle il fallait sauter. La distance minimale à effectuer pour être retenu n'était que de 7,15 mètres, alors que l'athlète noir allait facilement bien au-delà. Ce fut Lutz Long, son principal rival allemand, qui vint lui rappeler cette évidence, et donc lui demander de ne prendre aucun risque inutile pour son troisième et dernier essai. Il lui chuchota à l'oreille qu'il lui serait suffisant de maîtriser son élan et de prendre son envol bien au-delà de la ligne fatidique. Ce fut ainsi que les deux champions purent se retrouver en finale, prêts à s'affronter dans toute l'estime qu'ils avaient l'un pour l'autre.

Jesse Owens l'emporta par un saut de 8,06 mètres, contre 7,87 mètres pour son adversaire. Admiratif, et bravant le persiflage racial manifesté dans tout le stade, Lutz Long tomba dans ses bras et le félicita chaleureusement. Humilié, Hitler quitta la tribune, et s'arrangea pour ne pas avoir à serrer la main de ce Noir qui venait de mettre à mal toutes les théories et les classifications raciales nazies. Blessé lors du débarquement allié en Sicile le 10 juillet 1943, Lutz Long mourut trois jours plus tard à San Piétro Claranza. Par son admiration pour Jesse Owens, il en avait fait un ami, à qui il laissa une lettre dont la fin disait ceci : « *Après la guerre, va en Allemagne, retrouve mon fils et parle-lui de son père. Parle-lui de l'époque où la guerre ne nous séparait pas, et dis-lui que les choses peuvent être différentes entre les hommes... Ton frère Lutz.* »

Tous les Allemands n'étaient donc pas nazis, mais une grande majorité adhérait à l'Ordre Nouveau, qui s'était bien gardé de révéler jusqu'où iraient les dérives monstrueuses de sa véritable idéologie. Ce dernier s'était contenté d'afficher son intention de laver l'affront du traité de Versailles, de reconquérir les territoires germanophones et d'offrir à son peuple un bien meilleur destin. Toutes ces promesses s'étaient faites à travers une propagande folle, exprimée par des discours fleuves et d'innombrables mises en scènes presque mystiques. Le patriotisme et le nationalisme s'étaient exacerbés, instillés à la jeunesse par son embrigadement intellectuel concrétisé physiquement par les « Chemises Brunnes ». Toutes les peurs avaient été utilisées, celle du Bolchevisme comme celle du Juif intelligent et dangereux. Le peuple allemand avait été pris dans un tourbillon infernal, saoulé par la dissolution maligne et intentionnelle d'une grande part de mensonges et de démagogie dans quelques vérités toutes simples. Dans son livre *Lieutenant sous la tête de mort*, publié aux éditions de la Table Ronde en 1968, l'officier August Von Kageneck tente de nous faire toucher du doigt la nature de

cette turbulence. Il évoque pour cela le *Rotor*, engin de loisir sur les places allemandes dans les années cinquante :

« *Cet engin, c'était le Rotor. Il s'agissait d'un énorme cylindre qui tournait autour d'un axe vertical. Quand le cylindre avait atteint une certaine vitesse, le plancher s'abaissait. Alors, ceux des spectateurs qui avaient eu le courage de pénétrer à l'intérieur du Rotor se trouvaient brusquement plaqués le long des parois de cette immense casserole. Le sol se dérobaient sous leurs pieds. Hurlant de terreur ou de plaisir, ils restaient collés, tels des mouches ou des vers, contre les parois de l'engin. Ils offraient le spectacle grotesque d'êtres humains livrés à des forces terrifiantes, de pantins figés dans des positions ridicules. Ils étaient partagés entre le ravissement, la peur et la satisfaction. Au fur et à mesure que la vitesse de rotation décroissait, la force centrifuge les lâchait. Ils glissaient alors lentement vers le bas, et tombaient en tas sur le sol qui remontait vers eux... Il m'apparut alors, tout à coup, que l'attraction qu'exerçait le Rotor sur les foules allemandes des ces années post-catastrophiques venait du fait qu'il avait force de symbole : ce peuple avait été livré, pendant douze ans, à une sorte de Rotor géant qui l'avait implacablement projeté dans toutes les directions, sens dessus-dessous. Le Rotor, c'était ce Reich millénaire qui n'avait duré que douze ans, c'était un voyage fantastique, grotesque, enivrant, terriblement éprouvant. On avait perdu la terre ferme et on s'était confié à une force inconnue qui plaquait tout au mur et qui interdisait le mouvement et la résistance... Ce peuple s'était laissé aller. Il avait réalisé trop tard que, dès qu'on était soumis à la force centrifuge, toute volonté disparaissait. »*

Et néanmoins...

◆◆◆

1

LA PERCEE DE SEDAN mai 1940

*« Il n'y a ni victoire ni défaite
dans le cycle de la nature :
il y a du mouvement.
L'hiver lutte pour continuer
à régner en maître,
mais il doit reconnaître
à la fin la victoire du printemps... »*
Paulo Coelho

L'HOMME semble avoir toujours ignoré cette loi, et s'est souvent battu au prix de sa vie pour conquérir ce que fatalement il reperdrait un jour : terres, richesses, pouvoir, tout ce qui s'était acquis ou institué par la force brutale, jusqu'à l'idéologie.

Comme toutes les nations, nous avons savouré des victoires et essuyé des défaites, et nous allions de nouveau connaître des défaites pour plus tard fêter d'autres victoires. L'état-major français était persuadé que le massif ardennais était infranchissable par les blindés quels qu'ils fussent. En même temps, les stratèges allemands avaient eu recours à la tactique de la «

muleta du torero » qui consistait à agiter la toile rouge, là où justement la grande attaque n'allait pas avoir lieu. Nos meilleures unités furent ainsi attirées et impliquées en Hollande et en Belgique, dans la région de Liège.

Profitant de cette diversion, la première, la deuxième et la dixième Panzer-Division du général Heinz Guderian se mirent en marche le 9 mai 1940, avec l'ordre d'avancer jour et nuit et coûte que coûte, à travers cette succession de vallons et de collines à la végétation dense, robuste et difficilement pénétrable. Les colonnes de Panzers, véritables monstres d'acier, avançaient comme des fourmis rouges, ne déviant jamais leur trajectoire, décimant les vigoureux sapins et broyant leurs branchages. Rien ne semblait pouvoir leur résister, si bien qu'il eut été raisonnable de se demander sur quelles bases étaient fondées nos certitudes stratégiques.

Le Luxembourg fut avalé en trois heures, et les Ardennes belges en une seule journée, humiliant et bousculant la neuvième armée du général Corap. Cent quarante kilomètres furent parcourus en quarante-huit heures, et nos armées en déroute durent faire sauter les ponts sur la Meuse afin d'avoir le temps de se réorganiser sur sa rive gauche. De là, elles opposèrent une résistance féroce et l'artillerie fut un moment efficace, quand le visage d'une guerre encore inconnue et insoupçonnée fit son apparition, dévoilant, le 12 mai, les perspectives irréversibles de la percée de Sedan. En effet, notre ligne de défense sur cette rive du fleuve fut submergée par une attaque aérienne sans précédent, jamais imaginée et sans parade. Ce fut un pilonnage massif et continu de 1500 avions dans la même journée, détruisant artilleries, casemates, troupes et postes de commandement. Aile contre aile, Heinkel et Junkers lâchaient des pluies de bombes, pendant que les Messerschmitt mitraillaient des objectifs au sol et que les sirènes des Stukas semaient la panique parmi nos soldats.

C'était au milieu de cette apocalypse que le caporal René Maze courait entre les balles, tentant désespérément de raccorder telle ou telle ligne téléphonique arrachée, tranchée ou carrément disloquée. Il était un remarquable technicien en télécommunications, mais certainement pas un soldat, tout comme son camarade, le caporal Théodore Lesvigne, responsable du central téléphonique de la division et en même temps secrétaire de la compagnie ; deux appelés en guerre, ignorant tout du combat et surtout confrontés à une stratégie guerrière jusque-là inexpérimentée, le nettoyage et le pilonnage aérien précédant toute confrontation au sol.

Les lignes de défense traditionnelles en grande partie détruites et désorganisées, les troupes allemandes franchirent la Meuse le 13 mai et, deux jours plus tard, le front était enfoncé et percé au niveau de Sedan. Le rappel de la troisième puis de la quatrième Division Cuirassée du colonel de Gaulle ne changea rien à l'issue de la bataille ni au sort de René Maze et Théodore Lesvigne, soumis à une déprimante reddition. Prisonniers, ils furent parqués pendant trois mois, d'abord dans la forêt près de la commune de Charme, puis sur le stade de Lunéville transformé en *fronstalag*. Dormir à la belle étoile était encore le lot quotidien de la grande majorité de ses innombrables pensionnaires.

**Lisez la suite dans *Quand tournent les rotors*
En vente sur ce site**